

À LA UNE PARCOURSUP MACHINE À STRESS

Longues listes d'attente, algorithmes flous: la plate-forme provoque toujours plus d'anxiété chez les lycéens et leurs parents

Le ton de l'élève de terminale est désespéré. «*Je vous en supplie, est-ce que je peux rattraper l'épreuve orale que j'ai ratée quand j'étais malade? Elle aurait pu me remonter ma moyenne... J'ai vraiment peur d'être pénalisée sur Parcoursup, s'il vous plaît.*» Des mails comme celui-là, envoyés par des lycéens paniqués face à leur bulletin ou criant avec virulence à l'injustice, Solange Ramond, professeure d'anglais dans un lycée parisien, en reçoit plusieurs chaque mois. «*Chaque notation devient un enjeu majeur, jusqu'à parfois les rendre agressifs: je n'avais jamais vu ça en trente ans*», raconte l'enseignante, qui sent ses lycéens «*totale­ment angoissés*» par le poids de ces notes sur leur avenir post-bac.

«*L'enjeu de l'orientation a toujours été un stress, mais cela prend désormais le pas sur tout*, déplore-t-elle. Le rapport à l'enseignement est devenu comptable, y compris du côté des parents qui se déplacent au lycée pour contester les notes et appréciations.»

Observées dans d'autres établissements, ces éruptions protestataires sont le symptôme d'une anxiété qui semble s'être généralisée autour de la question de l'entrée dans le supérieur. Dans un contexte de pression déjà forte, avec des bacheliers sur la ligne de départ chaque année plus nombreux (+185 000 en 10 ans, dont +48 000 rien qu'entre 2019 et 2020), la plate-forme Parcoursup, qui gère l'admission des places dans le supérieur depuis 2018, cristallise tout particulièrement les tensions. Venu remplacer le site Admission post bac (APB), critiqué pour son caractère stressant et opaque (notamment son système de tirage au sort dans les filières en tension, perçu comme injuste), Parcoursup

ne fait pas beaucoup mieux.

Au contraire, à en croire les témoignages anxieux qui se multiplient à l'ouverture des vœux et durant la phase des admissions. Cette dernière est bien plus longue que dans le précédent système, en raison de la non-hiérarchie des vœux: chaque jeune obtient une réponse pour chaque formation demandée, quand auparavant la «*machine*» s'arrêtait de tourner pour le candidat dès qu'il était pris dans la filière en tête de ses choix.

« MANQUE DE TRANSPARENCE »

Parmi les sources de stress durant le processus, un «*manque de transparence*» persistant, relève Emmanuelle Vignoli, chercheuse au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM), qui dirige une étude sur l'impact émotionnel de Parcoursup, commandée par le ministère de l'enseignement supérieur. «*On demande aux lycéens de remplir beaucoup d'informations, mais ils ont du mal à savoir de quelle manière elles seront prises en compte et ce qui sera déterminant. Cela exacerbe la peur très forte de se tromper, qui vient avec cette période de transition*», note-t-elle.

L'algorithme de la plate-forme a gagné en transparence, mais subsiste, en effet, une myriade d'algorithmes «*locaux*» pour chaque formation, qui décident du classement dans les listes. Avec des critères de sélection trop «*vagues*», critique le Conseil d'analyse économique, dans une note publiée en décembre 2021. Les autrices appellent les formations à publier notamment les pondérations précises pour chaque matière prise en compte dans leur classement, des «*éléments cruciaux pour permettre aux jeunes d'adapter en amont leurs choix de spécialités au lycée*». Si le stress atteint une telle intensité, c'est parce que l'accumulation des réformes





– de celle de Parcoursup à celle du bac et son savant jeu d'options – ajoute à l'incertitude. « On a des jeunes qui s'effondrent en entretien car ils ont peur, ne savent pas comment faire leur choix », souligne Lydia Stupar-Deyrem, vice-présidente de l'Association des psychologues et de psychologie dans l'éducation nationale (APsyEN), qui officie elle-même en Seine-Maritime.

Faire son choix, ou être capable de naviguer dans les arcanes de l'orientation pour construire son « projet » : voilà ce qui est attendu des lycéens. Celui-ci, au cœur de la philosophie de la plate-forme avec son « projet de formation motivé » à remplir pour chaque candidature, est appelé à être pensé de plus en plus tôt. « La loi fait reposer sur l'élève – et sur des choix effectués à 15 ou 16 ans – la responsabilité de sa réussite ou de son échec. Fini les errements, chacun doit anticiper la place qu'il veut se donner dans la société, sous peine qu'on la lui impose », analyse Annabelle Allouch, sociologue spécialiste de l'éducation, dans une tribune au *Monde diplomatique*.

Beaucoup de « pression » pour Manon Blouin, en terminale l'an dernier près de Bordeaux. Alors « perdue », elle se rend chez une conseillère d'orientation, sans grand succès. Elle a validé, peu sereine, ses vœux dans des formations courtes des métiers du social, ainsi que, sur le conseil de deux enseignants, pour une classe prépa littéraire. Ce n'est que les mois suivants que cette très bonne élève comprend, trop tard, que c'est avant tout le parcours en prépa qui lui plairait. Le jour des résultats, elle se retrouve sur liste d'attente. « Je m'en voulais énormément de n'avoir mis qu'un seul vœu de prépa », raconte Manon, qui s'est rongé les sangs pendant dix jours, avant d'être finalement acceptée.

« INÉGALITÉ SOCIALE DE DÉPART »

« Avoir le bac ne suffit plus : il s'agit de se projeter très jeune dans une perspective longue. Pour des élèves moins socialisés à cette construction du projet, plus distants des normes scolaires, c'est très stressant », déplore Annabelle Allouch. « Il y a une inégalité sociale de départ, ne serait-ce que pour remplir les CV et projets de formation : certains élèves disent "personne dans ma famille n'a jamais fait de lettre de motivation" et ils se sentent très seuls face à ça », abonde Alice Ray, responsable des actions d'accompagnement de l'association Article 1 dans des lycées classés REP. Elle voit des jeunes qui, dans la panique, « mettent tous les vœux imaginables » ou sont tétanisés

jusqu'au dernier moment.

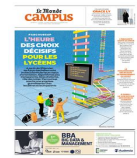
« Aujourd'hui, la difficulté n'est pas tellement l'accès à l'information – il y en a partout, y compris sur la plate-forme – mais le tri, ajoute-t-elle. Sauf que les experts de l'orientation n'ont pas assez de moyens pour accompagner chacun. » Nina Bortoloni, 19 ans, a été confrontée à ce manque de relais. Elle a grandi au « fin fond de la Bourgogne », dans une famille où personne n'a fait d'études, excepté sa mère sage-femme, passée à l'époque uniquement par une école de maïeutique. « J'ai dû chercher les infos seule, m'entourer de personnes prises au hasard pour me conseiller, raconte-t-elle. Surtout que, quand on est dans un lycée rural pas dans le top des classements, on sait qu'on part déjà avec des points en moins. » Elle remplit alors le maximum de vœux autorisés, dix, plus autant de sous-vœux.

« Mais le plus dur, c'est le moment des résultats, où l'attente est extrêmement longue », se souvient Nina, qui est alors sur liste d'attente presque partout. Tous les matins, elle se connecte, la boule au ventre, à la plate-forme qui s'actualise à l'aube, pour voir si elle a grappillé quelques places. « Il y a une pression énorme : quand on est accepté dans plusieurs formations, on n'a que quelques jours pour choisir de n'en garder qu'une, en attendant les autres réponses. Il y a plein de choses à prendre en compte en trois jours : est-ce que je suis prête à partir là-dedans, à aller vivre à l'autre bout de la France? », explique la jeune femme, qui a été admise, au bout d'un mois d'attente, en licence de sciences politiques à Lille, proposition qu'elle a acceptée.

C'est l'un des points les plus stressants de Parcoursup : avec la disparition de la hiérarchisation des vœux, les élèves doivent attendre plusieurs semaines, pour certains des mois, que les lycéens les mieux classés libèrent peu à peu des places. Se réveillant parfois en panique en pleine nuit, pour vérifier si leur rang a bougé. « On est passé à un système de listes d'attente généralisé, où l'individu se voit signifier en permanence son classement dans la hiérarchie scolaire : ce n'est pas anodin », pointe Leïla Frouillou, maîtresse de conférences en sociologie de l'éducation à l'université Paris-Nanterre, qui étudie les inégalités d'accès au supérieur.

L'attente est plus longue selon les types de bac et, in fine, l'origine sociale. « Les lycéens pro, au sein desquels les classes populaires sont surreprésentées, attendent trois fois plus longtemps que les élèves de filières générales, y compris dans des formations qui sont censées





leur être réservées, à savoir les BTS. Avec le sentiment que le jeu se fait sans eux», indique Annabelle Allouch. «Pour nos élèves de bac pro, le logiciel ne sert qu'à gérer la pénurie de places, et renforce une forme d'assignation scolaire», regrette Javier Garcia, enseignant en lettres et histoire dans un lycée professionnel d'Asnières-sur-Seine (Hauts-de-Seine).

Comme pour Enzo, 18 ans, qui s'est senti livré à lui-même face à Parcoursup et en est sorti sans proposition d'admission. Le lycéen en bac pro vente a passé tout son été à regarder, jour après jour, si sa place avançait sur les listes d'attentes des BTS qu'il avait demandés. «Plus le temps passait, plus j'étais stressé et plus mes parents me mettaient la pression», raconte le garçon, qui, fin août 2021, était au mieux environ 30^e sur l'une d'elles. Il suit cette année une «classe passerelle», pour retenter sa chance sur Parcoursup. Avec la crainte forte d'être freiné dans l'insertion professionnelle rapide à laquelle il aspire.

Mais, phénomène nouveau, «l'incertitude à l'entrée dans le supérieur a aussi gagné des milieux sociaux qui, auparavant, étaient un peu préservés, comme les enseignants. L'anxiété semble s'être étendue», observe la chercheuse Leïla Frouillou. En cause, une accentuation, avec Parcoursup, de la «mise en concurrence entre les formations, et entre les candidats». Selon une étude de l'Insee parue fin 2021 portant sur l'impact de Parcoursup, la prise en compte du dossier scolaire a renforcé la compétition à l'entrée, en particulier dans les licences, officiellement «non sélectives». Dans ces formations, la part de bacheliers avec mention bien ou très bien parmi les candidats les mieux classés a presque doublé entre 2017 et 2018 (première année de mise en place de Parcoursup) passant de 29 % à 59 %.

Or, avec la hausse démographique (+230 000 étudiants entre 2010 et 2020) et sans moyens suffisants dans les universités pour l'absorber, les formations «en tension» (c'est-à-dire qui refusent du monde) représentaient les deux tiers de celles proposées en 2019, selon la Cour des comptes. «On voit alors apparaître une compétition généralisée, y compris au sein d'une même classe où les élèves comparent entre eux ce qu'ils ont obtenu», assure Annabelle Allouch, ceci contribuant à renforcer les phénomènes d'élaboration de stratégies chez les classes moyennes et supérieures. Avec des parents qui, eux aussi, expriment leur stress.

«C'EST TRÈS LOURD»

Pour Sonia Decker, dont le fils était en terminale l'an dernier, cela a commencé dès la 2^{de}. Cette chargée d'étude, qui habite à Paris, écume les salons consacrés au numérique avec son fils, «plutôt intéressé par l'informatique», épluche les CV de diplômés du secteur sur LinkedIn, et enchaîne les portes ouvertes «pour savoir quelles options prendre au bac». L'année de terminale, son appartement se transforme en «plateau technique» pour suivre quatre journées portes ouvertes simultanées en ligne en raison du Covid. «Tous nos ordinateurs ont été mobilisés pour suivre conférences, tchat, entretiens en visio avec des profs... On est épuisés à la fin de la journée.»

Pendant ces «trois ans menés tambour battant», elle garde un œil inquiet sur les notes de son enfant dans les matières valorisées en postbac, lui trouve un stage à la direction informatique de son entreprise, «toujours bien sur le CV». Il entre finalement en double licence maths-informatique à l'Université de Paris, un de ses vœux favoris. «C'était très lourd : même si l'outil est facile, il y a toute cette démarche qui consiste à porter son gamin vers un projet cohérent. Des couples d'amis, entrés en conflits avec leur enfant, ont d'ailleurs dû faire appel à des coachs extérieurs.»

Des acteurs privés s'engouffrent dans la brèche de ce stress grandissant, comme ces entreprises qui proposent du «coaching», des «packs sérénité» pour remplir le dossier Parcoursup, facturés jusqu'à 900 euros. Annabelle Allouch, qui travaille aussi sur les recours contentieux qui se multiplient après la procédure Parcoursup, voit se constituer un véritable «marché de l'anxiété», étendu aux psychologues ou avocats spécialistes de ces sujets. Jusqu'à l'industrie du médicament, avec «des parents qui confient devoir prendre des ansiolytiques ou des bêtabloquants» pour passer ce cap. Signe criant de l'investissement émotionnel dans la plate-forme. ●

ALICE RAYBAUD

«IL S'AGIT DE SE PROJETER TRÈS JEUNE DANS UNE PERSPECTIVE LONGUE»

ANNABELLE ALLOUCH
sociologue spécialiste de l'éducation

«L'INCERTITUDE A AUSSI GAGNÉ DES MILIEUX SOCIAUX QUI, AUPARAVANT, ÉTAIENT UN PEU PRÉSERVÉS»

LEÏLA FROUILLOU
chercheuse en sociologie de l'éducation





► 20 janvier 2022 - N°23961 - Campus

